

## Damien Murith joue du violoncelle dans les décombres

**Littérature** » Dans son nouveau roman, qu'il vernira jeudi à la librairie Albert le Grand, l'écrivain fribourgeois exacerbe sa poétique de la dissonance.

Ses romans tiennent de la symphonie tragique: ouverture, lyrisme grave, mode mineur, thème et variations en différentes voix, mouvements contrastés, progression dramaturgique, épilogue. A l'instar d'un Frédéric Pajak, il est de ces rares écrivains à avoir inventé leur propre forme, Damien Murith. De livre en livre,

il rejoue sa partition singulière, immédiatement reconnaissable sur la page, qui confère à ses drames leur inimitable tonalité.

Sa prose poétique, ciselée en courtes unités narratives intensément imagées, avait fait le succès de sa trilogie «des maudits», honorée de plusieurs prix. Après avoir affronté ses propres malédictions en franchissant *Le deuxième pas*, magistrale et bouleversante traversée de la douleur, puis sa propre enfance *Dans l'attente d'un autre ciel*, voilà l'écrivain fribourgeois revenu à

sa première manière fictionnelle. Apre toujours, traversée de lueurs séléniques encore, mais d'une violence plus noire que jamais.

Dans *La Voix du violoncelle*, c'est la guerre qui la déverse, déchirant ce qui est uni. Deux sœurs se séparent, l'une s'en va, l'autre reste tandis qu'ils arrivent, «cracheurs de bombes, rapaces d'acier venant de l'ouest», fendant bientôt la réalité en deux. Clémence prend le grand large de l'exil, suit la promesse d'une rive neuve où,

dormant sous les ponts, «on s'exerce au cercueil». Marie reste et résiste, l'archet de son instrument faisant vibrer les cordes de la peur et de la mort. En contrepoint à chaque chapitre, la patience d'un luthier qui, par-delà le fracas, donne à un violoncelle son âme de bois.

Histoire «en tout temps, en tous lieux», dont l'atmosphère de conte ancien, caractéristique de l'auteur, se pare de nuances plus contemporaines à la faveur de la guerre, cet éternel recommencement.

Mais les affres, entre cendres et sévices, sont ici exacerbées au prix de la clarté narrative. C'est que cette langue méticuleusement ouvragée, sublime souvent, se révèle sur-imagée dans son incarnation des éléments – le poing ou la gorge du ciel, les mains froides de la pluie, le col du vent, la bouche du crépuscule –, et comme entièrement dévolue à une poétique du clair-obscur entre noir et rouge, violence et espoir, beau et mal. Jeu de dissonances où se perd parfois la ligne de chant.

Reste ce violoncelle dans les décombres, où résonnent celui de Rostropovitch devant le mur de Berlin, celui de Denys Karachevtsev dans les ruines de Kharviv. Reste aussi ce phrasé, admirable, ce coup d'archet du véritable écrivain. » **THIERRY RABOUD**

► **Damien Murith**, *La Voix du violoncelle*, Ed. d'en bas, 100 pp. Lecture-vernissage, jeudi 21 mars, 19 h, librairie Albert le Grand, Fribourg.



Erigés en symboles, les agoniques géants de glace répandent leur vieux souffle sur les cimaises. A voir à Lausanne puis dans toute la Suisse

# AU MUSÉE, FEU NOS GLACIERS

« THIERRY RABOUD

**Beaux-arts** » Ils laissent derrière eux de vastes sillons grisâtres, blessures minérales lacérant le décor de notre identité alpine. Les glaciers reculent comme avance notre remords, celui d'avoir attenté au troisième pôle, la cryosphère, réserve de froid planétaire dont ils sont les fragiles sentinelles. Vont-ils, une fois retirés dans leur haute gangue de pierre puis évaporés sous le soleil de l'Anthropocène, nous manquer comme des êtres chers?

En attendant, ces géants blancs répandent leur vieux souffle sur les cimaises, accrochés là comme les métaphores visuelles d'un écosystème incendié par l'activité humaine. Les artistes sont à leur chevet, les propositions muséales fleurissent. C'est que ces colosses montagnards sont aussi des objets profondément culturels, qui n'ont cessé de fasciner.

**C'est à la fois spectaculairement beau et dramatiquement éloquent**

D'abord considérés comme «*terra incognita et topus horribilis*», note Claude Reichler dans *La découverte des Alpes*, les glaciers seront sublimés par le regard des peintres à la faveur du premier tourisme alpin, avant que le naturalisme du XIX<sup>e</sup> siècle ne documente leur formidable avancée au sortir du petit âge glaciaire. Désormais, c'est leur recul vertigineux qui, au seuil d'une disparition annoncée, hante la création contemporaine.

**Marées gelées**

Pour en prendre la température, si l'on ose dire, une vaste exposition réunira du 29 juin au 29 septembre une vingtaine d'institutions de toute la Suisse, de Gruyères à Riederalp, qui inviteront à *Regarder le glacier s'en aller*. Comme un prélude, le Musée historique de Lausanne ouvre les feux sur ce monde de glace avec une remarquable proposition au confluent du scientifique, de l'artistique et du didactique.

A qui se demanderait ce que la capitale vaudoise doit aux marées gelées, une saisissante animation répond d'emblée, modélisant l'évolution des glaciers alpins durant les derniers millénaires, où l'on voit des blocs erratiques être charriés à travers toute la banquise



romande avant que celle-ci ne fonde sous l'indubitable empreinte humaine. Présence massive dont témoignent ce fémur de mammoth ou ce tronc de pin écrasé par les 800 mètres de glace qui recouvraient la région lémanique il y a 12 000 ans.

Mais la perspective, comme c'est l'habitude ici, déborde le périmètre communal pour s'attacher à saisir l'immense débâcle dans toute son amplitude à la fois environnementale et culturelle. C'est une mémoire collective qui est en liquéfaction, d'où émergent parfois, comme d'une capsule temporelle, des artefacts séculaires: la chaussure de cuir d'un mercenaire avalé par une crevasse sur le glacier du Théodule en 1600, un gant et des lunettes témoignant de la mésaventure des frères Ebener, disparus dans une tempête sur le glacier d'Aletsch en 1926 et recrachés 10 kilomètres plus loin.

Voilà bel et bien *Un monde en mouvement*, monstre visqueux dont les reptations interrogent les scientifiques et fascinent les créateurs. Autour d'une imposante maquette qui, sous une citation de Ramuz, permet de saisir la physiologie et la formation d'un glacier, diverses expériences tactiles et ludiques donnent à comprendre sa dimension organique, vivante. On passe la paume sur les stries laissées par le frottement du glacier du Rhône sur une pierre calcaire, et l'on saisit l'immense puissance souterraine de cette houle lumineuse dépeinte jadis par Carl Hackert ou Gabriel Loppé.

Forant en leur cœur agonique, les glaciologues exhument des archives climatiques essentielles pour envisager un avenir que les artistes, eux, donnent à imaginer. Avec sa longue sculpture figurant une carotte glaciaire du futur, le collectif Fragmentin met ainsi à nu le réseau de câbles et tuyaux que notre

époque surconnectée dissimule sous une terre avec laquelle elle se déconnecte. Mais c'est peut-être la photographie qui, aujourd'hui, révèle avec le plus de force les prémices d'un paysage postglaciaire. Le travail d'Yves André, qui saisit à la fin de l'été le frêle linéal blanc des glaciers mourants, est un vrai choc visuel.

**Contempler le déluge**

Quant à cette image de Fabian Oefner, tirée en grand format, elle tient du chef-d'œuvre à la croisée des arts et des sciences. Le photographe a collaboré avec l'Institut de glaciologie de l'EPFZ pour reproduire visuellement l'évolution des contours du glacier du Rhône. Capturant en exposition longue les trajectoires dessinées par des drones équipés de diodes, il parvient à superposer sur une seule image le reflux glaciaire des 140 dernières années. C'est à la fois spectaculairement beau et dramatiquement éloquent.

Ambivalence poignante, comme de loin l'on aime à contempler un déluge, d'autant plus bouleversante que la perspective s'en rapproche. Ainsi, c'est dans les entrailles du glacier d'Aletsch, le plus grand des Alpes, que Laurence Bonvin promène son œil documentaire, politique autant que poétique. Son installation vidéo d'une dizaine de minutes inverse les couleurs et joue sur les échelles, non sans faire écho au travail d'un Richard Mosse, pour aviver notre regard sur le désastre environnemental.

Immersif, servi par une bande-son toute de craquements toujours plus assourdissants, ce ruisselant *Aletsch Negative* parachève un parcours, passant par l'admiration, va du constat au manifeste: avec les glaciers, c'est quelque chose de nous qui disparaît. »

► *Un monde en mouvement*, Musée historique de Lausanne, jusqu'au 29 septembre.

A la croisée des arts et des sciences, Fabian Oefner concentre en une seule image, intitulée *Timelines*, le reflux du glacier du Rhône sur les 140 dernières années. Fabian Oefner